

370 An 90  
405  
Ne peut pas être vendue plus de 0.20

Confédération des Groupes Ouvriers Néo-Malthusiens

# SUS AUX FAUX MORALISTES

Compte rendu sténographique des Discours  
prononcés au grand Meeting de protestation  
du 13 Mars 1912, aux Sociétés Savantes

par RAMBAUD  
SICARD DE PLAUZOLLES  
NELLY-ROUSSEL  
Docteur LEGRAIN, YVETOT  
G.-A. LAISANT

Contradictions de NAST  
Abbé V..., Capitaine MAIRE

20<sup>¢</sup>.

*Franco recommandé, 0.35*

Édition de la Confédération des Groupes Ouvriers Néo-Malthusiens

Fédérations adhérentes à la Confédération  
des Groupes Ouvriers Néo-Malthusiens

**RÉGION PARISIENNE**

"Maison Commune"  
49, Rue de Bretagne  
PARIS (3<sup>e</sup>)

**NORD**

COMMIEN, 5, Rue Félix-Faure  
SAINT-QUENTIN  
(Aisne)

**NORD-OUEST**

VARIN à la "Famille Laborieuse"  
268, Rue de Paris  
SOTTEVILLE-LES-ROUEN

**OUEST**

MAURY à "l'Entraide"  
3, Rue d'Arbefeuille  
NANTES

**CENTRE**

L. MORISS "aux Charmilles"  
Place de l'Arquebuse  
AUXERRE

ÉDITIONS SPÉCIALES DE LA CONFÉDÉRATION

Aux Travailleurs, à leurs Compagnes, Feuilles de propagande (gratits)

**COUPE DU BASSIN DE LA FEMME**

0 fr. 10, franco 0 fr. 15, en tube 0 fr. 20

**COMMENT SE PRÉSERVER DE LA GROSSESSE**

0 fr. 25, franco 0 fr. 30

**SUS AUX FAUX MORALISTES**

0 fr. 20, franco 0 fr. 25

Les Violons de la Paix - Stances à la Maternité - Peuple, libère-toi

Chansons, 0 fr. 10, franco 0 fr. 15

Ajouter 0 fr. 10 pour recevoir recommandés.

Bro Anglo  
405  
Confédération des Groupes Ouvriers Néo-Malthusiens

**SUS AUX FAUX MORALISTES**

Compte rendu sténographique des Discours  
prononcés au grand Meeting de protestation  
du 13 Mars 1912, aux Sociétés Savantes

par RAMBAUD  
SICARD DE PLAUZOLLES  
NELLY-ROUSSEL  
Docteur LEGRAIN, YVETOT  
C.-A. LAISANT

[= Plauzoles]

Contradictions de NAST  
Abbé V..., Capitaine MAIRE

**20c.**

Franco recommandé, **0.35**

Édition de la Confédération des Groupes Ouvriers Néo-Malthusiens

# Compte rendu sténographique

DU MEETING DE PROTESTATION DU 13 MARS 1912

*Le Président.* — Camarades, la Fédération des ouvriers néo-malthusiens a bien voulu me faire l'honneur de présider cette séance. Je l'en remercie comme je vous remercie, vous tous, d'avoir bien voulu vous déranger à son appel pour venir entendre la voix de la raison, la voix de la vérité qui, chaque fois qu'il y a quelque poursuite injuste, ne manque pas de s'élever du peuple du quartier latin comme du peuple des faubourgs pour affirmer toujours son désir de justice et d'émancipation humaine.

Je n'insisterai pas davantage. Je vais donner tout de suite la parole aux orateurs inscrits qui, mieux que je ne pourrais le faire, vous montreront quelle propagande essentiellement morale est le néo-malthusianisme et quels hommes de cœur sont ceux qui, chaque jour, par leurs efforts communs, font en sorte que cette propagande pénètre de plus en plus dans la classe ouvrière, pour faire que les nouvelles générations qui montent soient différentes de celles que nous subissons de nos jours et que, par de vigoureux efforts intellectuels comme par de vigoureux efforts physiques, elles se débarrassent plus vite que nous des maux dont nous souffrons.

La parole est à notre ami Sicard de Plauzoles, vice-président de la Ligue des Droits de l'Homme.

Int. Instituut  
Soc. Geschiedenis  
Amsterdam

## Discours de M. Sicard de Plauzoles

CITOYENNES, CITOYENS,

Nous sommes réunis ce soir pour protester contre les poursuites qui sont exercées contre les militants d'une doctrine, et nous avons à examiner : 1° Une question générale de principe, et 2° une question de fait, une question d'application.

Ce n'est certes pas pour notre plaisir que nous élevons la voix pour protester contre l'institution, dans le pays de la Révolution, dans le pays de la Déclaration des Droits de l'Homme, d'un Saint-Office laïque, organisé par M. le Sénateur Bérenger, avec des familiers plus fanatiques encore que ne l'ont été les familiers du Saint-Office catholique romain. Mais nous nous trouvons en présence d'un vaste courant de réaction qui s'oppose à toutes les doctrines qui ne sont pas celles de la classe dominante, qui ne sont pas les doctrines conformes aux intérêts du Gouvernement, aux intérêts de la classe capitaliste.

Nous avons le devoir de réclamer la liberté d'opinion et la liberté de propagande. Nous voulons que dans ce pays de France, qui est le pays de Descartes, le pays du Discours de la Méthode, le pays de la libre pensée, le pays de la science, nous voulons que dans ce pays toutes les opinions puissent être discutées parce que nous sommes certains que c'est la seule méthode scientifique et que c'est l'erreur seulement qui redoute la lumière.

Nous réclamons la liberté pour toutes les opinions et pour toutes les erreurs ; il n'y a pas pour nous d'opinions intangibles, il n'y a pas de dogmes, il n'y a pas d'idées que nous ne devions mettre en discussion. On nous a permis de discuter l'idée de Dieu, nous voulons discuter aussi toutes les autres idées, l'idée de patrie, par exemple, l'idée de propriété, l'idée de famille. Nous voulons discuter l'ordre social, nous voulons pouvoir tout dire et tout contredire, nous voulons pouvoir tout critiquer et tout discuter, nous voulons que l'on puisse parler aussi bien pour une idée que contre cette idée, pour l'alcool et contre l'alcool, pour le tabac et contre le tabac, pour l'aéroplane et contre l'aéroplane, pour Malthus et contre Malthus, pour le malthusianisme et contre le malthusianisme, pour le néo-malthusianisme et contre le néo-malthusianisme. Ceux qui se trompent, ceux qui sont dans l'erreur verront, de la lumière de la discussion, surgir la ruine de leurs théories. Si les néo-malthusiens se trompent, si leur doctrine est fausse, elle périra dans la discussion ; si au contraire ils ont raison, ils triompheront, et c'est peut-être parce qu'ils ont raison qu'on les poursuit, parce qu'on a peur qu'ils triomphent. (*Applaudissements.*)

Pourquoi voyons-nous aujourd'hui s'exercer des poursuites contre les néo-malthusiens ? Pourquoi les voyons-nous dénoncés comme des malfaiteurs publics, comme des gens immoraux, comme des gens obscènes ? Est-ce que la doctrine malthusienne est en soi-même une obscénité, une immoralité ? Non pas, Malthus était un homme religieux, un moraliste austère et ses fidèles, jusqu'à une certaine époque, ont été également considérés comme des hommes de la plus haute moralité. Nous avons même vu dans ce pays une

époque où la doctrine malthusienne était une doctrine officiellement enseignée par les membres les plus illustres de nos académies, et recommandée par les représentants du gouvernement. Nous avons vu, il y a un siècle, J.-B. Say, un des fondateurs de l'économie politique, recommander aux populations de faire plutôt des économies que des enfants; sous Louis-Philippe, les préfets recommandaient aux populations de limiter leur procréation.

Ah! je sais bien ce que l'on va nous dire. « Oui, mais Malthus, mais Say, mais les préfets de Louis-Philippe étaient d'austères moralistes; ils conseillaient seulement le moral restreint ». Il y a longtemps qu'en France le malthusianisme est pratiqué. Déjà Chateaubriand, dans son *Essai sur les Révolutions*, se lamente sur cette aristocratie française et sur cette haute bourgeoisie française qui limitent à l'excès leur reproduction. Nous savons que l'exemple en est venu de haut, que ce sont les classes aristocratiques, les classes bourgeoises et les propriétaires paysans qui ont commencé le mouvement. Ceux-là ont compris plus tôt que d'autres l'intérêt capital qu'ils avaient, pour sauvegarder leurs intérêts de classe, à conserver dans des familles peu nombreuses l'héritage qu'ils devaient se transmettre de père en fils. C'est donc par une raison économique que les classes aristocratiques et bourgeoises et les propriétaires paysans ont pratiqué d'une manière spontanée le malthusianisme, car tous étaient bien loin d'avoir lu Malthus.

Aujourd'hui, on nous dit : « Le néo-malthusianisme est immoral et obscène parce qu'il conseille la prophylaxie anticonceptionnelle. C'est là, en effet, qu'il faut que nous examinions la question, pour savoir s'il est permis de se borner à une sorte de recommandation

platonique ou si, la doctrine étant bonne en soi, il faut nécessairement indiquer les moyens d'appliquer cette doctrine.

Pourquoi le néo-malthusianisme serait-il obscène, pourquoi serait-il immoral? Parce qu'il est question de la fonction sexuelle? Et bien, citoyens, les médecins ont l'habitude de dire et d'enseigner qu'il n'y a pas d'organes honteux, qu'il n'y a pas de fonctions honteuses. Si l'on passe du domaine des recommandations spéciales à la procréation au domaine de l'hygiène sexuelle, les médecins revendiquent hautement le droit d'enseigner les pratiques de l'hygiène sexuelle.

Depuis un certain nombre d'années, en France, des associations au nombre desquelles nous trouvons nos adversaires de ce soir, M. le Sénateur Bérenger, par exemple, des associations comme la Société de prophylaxie sanitaire et morale, ont demandé qu'un enseignement portant sur l'hygiène sexuelle, sur la prophylaxie des maladies vénériennes soit donné aux jeunes gens dans les lycées et dans nos casernes. M. le professeur Fournier lui-même a rédigé un petit livre : « Pour nos fils quand ils auront dix-huit ans ». Il y a eu une grande discussion à ce sujet parce que M. Fournier voulait dire : « Quand ils auront quinze ans »; on a trouvé qu'à quinze ans il ne fallait pas encore parler des choses sexuelles et des maladies vénériennes aux jeunes garçons, oubliant que, suivant le mot de Montaigne, on attrape ces maladies là avant d'être arrivé au chapitre d'Aristote sur la tempérance. (*Rires*).

Pour faire plaisir à M. Bérenger, on a mis 18 ans sur le titre.

Puis, un autre médecin, le docteur Burlureaux, a rédigé un petit livre pour les jeunes filles.

Dans les lycées, dans les casernes, on a demandé à ce que l'on enseigne aux jeunes gens des choses positives et pratiques sur ces maladies et l'on n'a pas considéré que ce fût particulièrement obscène et immoral. Je me rappelle que l'on a distribué abondamment dans les casernes une brochure d'un médecin militaire, le docteur Ramally, qui précisait d'une manière parfaite les doctrines de prophylaxie antivénérienne qu'il recommandait aux jeunes soldats. Le gouvernement de la République, vous vous le rappelez peut-être, par l'organe de M. Chéron, sous-secrétaire d'Etat, à un certain moment, a fait afficher dans les casernes des recommandations effectives et distribuer aux jeunes soldats qui en avaient besoin les instruments et les médicaments nécessaires pour cette prophylaxie reconnue légitimement d'utilité publique.

S'il est bon, s'il est nécessaire de lutter contre la propagation des maladies vénériennes, si l'enseignement qui s'impose pour arriver à ce résultat est considéré comme moral, si l'on est obligé de reconnaître qu'il n'y a rien d'obscène à entretenir les jeunes gens des questions d'hygiène sexuelle et de prophylaxie antivénérienne, nous allons être bien près de confondre nos adversaires lorsqu'ils vont nous refuser, à nous, le droit de parler de prophylaxie anticonceptionnelle.

Il n'est pas suffisant de recommander aux jeunes gens de s'abstenir des relations sexuelles pour les mettre à l'abri de la maladie ; certes, le mot du vieux Ricord est toujours juste, le meilleur moyen et peut-être le seul qui soit sûr, pour se préserver des maladies vénériennes, c'est de ne pas s'y exposer. Mais que vaut ce raisonnement lorsque la fonction sexuelle veut s'exercer ? Il faut pourtant bien reconnaître que la fonction sexuelle est une fonction naturelle et né-

cessaire, au même titre que les autres fonctions. Si nous sommes bien d'accord sur ce point que la modération est une chose recommandable, si l'abstinence est une chose bonne, si même il est possible à certains hommes de vivre dans une chasteté complète et continue, il y a des quantités de gens qui ne le peuvent pas, et qui ne le peuvent pas parce que nous ne sommes pas maîtres de nous-mêmes autant qu'on veut bien le dire et l'enseigner. Nous sommes le résultat de notre hérédité et du milieu dans lequel nous vivons. Lorsque des hommes sont plongés dans un milieu d'excitations constantes, lorsque ces hommes portent en eux des tares héréditaires qui paralysent et qui annihilent souvent leur faculté de maîtrise de soi-même, il est véritablement naïf de venir dire à ces hommes de s'abstenir purement et simplement. Il faut donc leur conseiller autre chose.

Lorsque nous nous trouvons en face de cette partie du problème qui nous intéresse particulièrement, de la procréation, nous sommes nécessairement amenés à considérer que c'est une folie que de recommander à des hommes qui sont des impulsifs, qui sont des passionnés, qui ne sont pas toujours maîtres d'eux-mêmes, qui sont même fort rarement maîtres d'eux-mêmes, de s'abstenir purement et simplement dans tous les cas où la procréation serait une chose mauvaise — et bien souvent elle l'est.

Comment, Monsieur le Sénateur Bérenger, vous tolérez dans toutes les villes de ce pays, et vous recommandez même l'institution de ces maisons closes où, suivant le mot, je crois, de saint Augustin, il faut que les hommes puissent aller en quelque sorte assouvir leurs passions, sans quoi le désordre gagnerait toute la société. Est-ce que vous croyez que dans ces mai-

sons-là la procréation soit une chose souhaitable ? Est-ce que dans les grandes villes, comme Paris, où sur le pavé, chaque soir de l'année, trente, quarante, cinquante mille femmes battent le trottoir pour chercher un morceau de pain dans la prostitution, est-ce qu'il est bon que chaque fois que ces femmes approcheront d'un homme elles soient exposées à concevoir ? Est-ce que cela est bon pour l'ordre social ? Est-ce que cela est bon pour la race ? Vous n'oseriez pas le soutenir.

En dehors de la prostitution, de l'amour-libre, de la débauche, — j'emploie le mot débauche à dessein pour faire plaisir aux moralistes — en dehors de cela il y a les cas nombreux où, dans le mariage le plus régulier, le plus sain, celui même qui a été consacré par M. le Maire et par l'Eglise, il y a des cas où la procréation est mauvaise, il y a des cas par exemple où l'un des deux époux est malade. Faudra-t-il alors, ou bien qu'il procréé des dégénérés qui seront un danger pour la famille et pour la société, qui seront une charge pour la famille et pour la société, ou bien faudra-t-il que ces deux époux vivent dans une abstinence continuelle, que le mariage soit pour tous les deux un célibat forcé ; ou bien faudra-t-il encore que lorsque l'amour rapproche les êtres — et nous allons nous trouver là en face de cette vieille idée biblique que l'amour est un péché — si ces êtres qui s'aiment et qui sont unis par les liens du mariage ne commettent point un péché en s'aimant, faudra-t-il donc qu'au delà de toutes leurs ressources, qu'au delà de la force de résistance de la mère, cette mère conçoive d'une manière indéfinie ?

C'est ce que nous voulons pas... Il ne suffit donc pas de dire : « Abstenez-vous », il faut encore enseigner à ceux qui ne peuvent pas ou qui ne veulent pas s'abstenir les moyens de ne pas commettre à chacun instant

une procréation mauvaise pour la race et pour la famille, mauvaise pour la société et que nous pouvons bien dire être une procréation immorale. (*Applaudissements*).

Il est immoral de procréer sans raison, de procréer aveuglément des êtres qui arrivent dans la société porteurs de tares héréditaires. Cela, ce n'est pas dans le sein seulement des associations néo-malthusiennes qu'on l'entend dire : à la tribune de l'Académie de Médecine, M. le professeur Pinard se désolait, il y a quelques années, que la fonction sexuelle s'exerçât de nos jours avec aussi peu de conscience et de raison qu'aux temps où les hommes vivaient dans les cavernes. Alors si M. le professeur Pinard est logique avec lui-même, s'il veut précisément que les hommes fassent passer la procréation du domaine de l'animalité pure dans le domaine de la morale, c'est-à-dire de la conscience et de la raison, il faut bien enseigner aux hommes le moyen de procréer d'une manière rationnelle. C'est l'œuvre que veulent faire les néo-malthusiens.

Avec courage, avec je dirai souvent l'enthousiasme de la foi, ces néo-malthusiens qui aperçoivent dans leur doctrine un moyen de rénovation, de régénération, de la race et de l'humanité, s'en vont faire de la propagande, s'en vont non pas parler comme dans les Académies, à mots couverts et prudents, mais ils s'en vont au peuple, aux masses ignorantes, à ceux qui ont le plus besoin d'apprendre parce que ce sont ceux qui savent le moins ; ils vont enseigner les moyens pratiques de réaliser leur doctrine. Alors, on les frappe parce qu'ils ont une idée, parce qu'ils ont une opinion, et parce qu'ils veulent faire passer leur idée dans le domaine de la réalisation ; on les poursuit pour attentat aux bonnes mœurs, pour obscénité. C'est là une

hypocrisie contre laquelle nous ne nous élèverons jamais assez. Il y a hypocrisie à poursuivre des hommes pour attentat aux mœurs quand au contraire ils viennent moraliser les masses.

Oh, je le sais bien, que de toute doctrine on peut faire une application mauvaise, exagérée et que certainement on peut dire que les pratiques de prophylaxie anticonceptionnelle sont de nature à favoriser la débauche. Mais à ce compte là, que d'institutions dans notre pays sont de nature à favoriser la débauche : Tout à son bon et son mauvais côté. Je ne crois pas, pour ma part, qu'il suffise de démontrer qu'une chose peut à un moment donné servir à faire du mal pour la supprimer.

C'est ce que l'on tente de faire dans les pays d'absolutisme religieux : on tente d'étouffer la voix des consciences, l'idée réformatrice qui germe dans les cerveaux ; mais on n'arrive pas à arrêter la marche de ces idées. on fait seulement des victimes et des martyrs. Nous voyons bien que le progrès humain, à chacun de ses degrés, est marqué par le cadavre d'un homme mort pour sa foi, mort pour ses idées.

Un homme qui n'était pas certainement de notre bord, mais qui était un grand libéral, quoiqu'il fût catholique et monarchiste, Montalembert, réclamait la liberté. Il disait : « Lorsqu'on enfonce le baillon dans la bouche d'un homme qui crie sa foi, je sens le baillon sur ma bouche et mon âme frémit de douleur. »

Et bien, citoyennes, citoyens, nous pouvons aujourd'hui reprendre le mot de Montalembert ; nous pouvons affirmer que chaque fois que l'on empêche un homme de dire sa pensée, de dire sa croyance, même si sa pensée est mauvaise, même si sa croyance est erronée, on commet un acte abominable qui doit faire

frémir de douleur l'âme de tous ceux qui aspirent à plus de justice, à plus de mieux-être dans la société parce que, en empêchant l'homme de parler, on arrête fatalement le progrès humain. (*Vifs applaudissements*).

Nous sommes en présence de poursuites exercées contre des hommes qui n'ont jamais eu d'autre but que d'enseigner ce qu'ils croient la vérité. Si même nous ne partageons pas leur opinion, si même nous pouvons faire quelques critiques sur la façon dont ils croient devoir poursuivre leur propagande, nous devons saluer ces hommes avec respect, nous devons réclamer pour eux la liberté parce que, nous le répétons et nous ne le répéterons jamais assez : l'erreur seule redoute la lumière. (*Applaudissements*).

Si la société, si l'ordre social est en péril parce que quelques hommes prêcheront les doctrines néo-malthusiennes, c'est que la société et l'ordre social actuel reposent sur des erreurs. Ce sont des erreurs dont on veut prendre la défense, ce sont des erreurs que nous voulons combattre. Nous ne voulons pas que dans ce pays de France, sur la terre de la Révolution de 89, sur la terre de la déclaration des Droits de l'Homme, des hommes quels qu'ils soient puissent être poursuivis, frappés, emprisonnés pour l'exercice de leurs opinions, surtout quand il s'agit de la propagande par la parole.

Le délit de presse peut se défendre plus facilement, les textes sont écrits ; et puis, en frappant la presse, on frappe quelque chose de puissant, de plus puissant que la parole humaine. Quand le journaliste a écrit, sa parole se trouve multipliée par le nombre des exemplaires de la feuille, sa parole reste et se transmet : il commet par conséquent un acte plus fort que l'homme qui parle.



C'est à cet homme qui parle que vous voulez enlever la dernière garantie de la liberté humaine, la liberté de la parole, c'est cet homme que nous voulons protéger par dessus tout. S'il y a un droit sacré, c'est le droit de parler parce que c'est un droit éphémère et temporaire ; en voulant museler l'homme, en voulant mettre un baillon sur sa bouche, vous étouffez la vérité, la justice, le progrès.

Citoyennes, citoyens, ce que je dis pour les néo-malthusiens, je pourrais le répéter pour les propagandistes de toutes les thèses, de toutes les théories. Nous voulons, au nom de la libre-pensée qui n'est pas la négation systématique, qui est l'application d'une méthode scientifique, nous voulons la liberté pour tous pour les religieux et pour les antireligieux, nous voulons la liberté pour les catholiques et pour les juifs, nous voulons la liberté pour les patriotes et pour les antimilitaristes, nous voulons la liberté pour ceux qui croient et pour ceux qui ne croient pas, nous voulons la liberté pour les anarchistes, nous voulons la liberté pour la vérité, nous voulons la liberté pour la justice, et nous ne cesserons de lutter pour la liberté et pour la justice. (*Vifs applaudissements*).

*M. le Président.* — M. Hardy, un vieux militant du néo-malthusianisme, a tenu à joindre sa protestation à celles qui se font entendre ce soir. Voilà la lettre qu'il nous adresse :

*Paris, le 13 mars 1912.*

Messieurs,

Je joins mes protestations indignées à celles qui pourront se produire lors de la manifestation organisée à propos de l'affaire Cauvin.

Depuis 16 années que je prends part à la lutte en faveur de la maternité libre et de la diminution de la natalité chez les prolétaires, il m'a été donné souvent d'admirer l'âme des « vertuistes », l'hypocrisie de leur conduite, l'insanité de leur but.

Un avenir prochain démasquera la pseudo-philanthropie de M. Bérenger et montrera les contradictions de son attitude.

Il prétend combattre la prostitution et, par sa lutte contre le néo-malthusianisme, il la développe.

Il passe pour pacifiste, alors qu'en entravant l'action des groupements néo-malthusiens, il entretient, accroît, l'âpreté pour l'existence, et fomenté ainsi les guerres civiles et internationales.

Il imagine de faire entrer la loi de sursis dans la législation française, alors qu'en empêchant la vulgarisation des moyens d'éviter les naissances superflues, il se fait propagateur d'ignorance, de souffrance, pourvoyeur de prison, de bagne et d'échafaud.

Il prend en somme les allures d'un doux guérisseur des maux sociaux et n'agit que comme un bourreau.

Vous avez raison de vous élever contre l'inconscience et les perversions de ce funeste vieillard. Tout militant néo-malthusien doit vous savoir gré de l'énergie avec laquelle vous résistez à son intolérable tyrannie.

Avec vous entièrement et cordialement.

G. HARDY,

Membre du *Bureau néo-malthusien international de défense et de résistance.*

(*Applaudissements.*)

La parole est à notre camarade Nelly Roussel.

## Discours de Madame Nelly Roussel

Mesdames, Messieurs, mes chers Camarades,

Il y a deux ans, dans cette même salle, et presque à la même date — quelques-uns d'entre vous s'en souviennent peut-être — nous étions réunis déjà, sous les auspices du journal *Génération consciente* pour protester contre une condamnation qui venait d'atteindre, avec le directeur de ce journal, un certain nombre de militants malthusiens, parmi lesquels le maître vénéré dont nous nous honorons ici d'être les disciples, le grand apôtre Paul Robin.

Depuis cette époque, les persécutions se sont étrangement multipliées sur tout le territoire de notre belle République. Et vraiment, si, de temps à autre, le hasard ne dirigeait nos yeux vers le fronton des édifices où s'étale ironiquement la devise républicaine « Liberté, Egalité, Fraternité », peut-être aurions-nous quelque peine à nous rappeler que nos aïeux firent une Révolution et versèrent un sang héroïque pour essayer de conquérir les choses que représentent ces mots.

« La liberté — nous dit la Déclaration des Droits de l'Homme (et nul n'en donnera jamais une définition plus claire et plus exacte) — la liberté consiste à faire tout ce qui ne nuit pas à autrui ». Définition parfaite, dis-je, mais définition idéale, et que, dans la pratique, il faut traduire ainsi : la liberté consiste à faire tout ce qui ne nuit pas aux classes dirigeantes. (*Applaudisse-*

ments). Et l'intérêt des classes dirigeantes étant bien souvent contraire au véritable intérêt humain, il en résulte — les néo-malthusiens en sont aujourd'hui l'exemple frappant — que l'on peut être emprisonné, ou tout au moins menacé de l'être, pour avoir fait non pas du mal, mais du bien à l'humanité. (*Applaudissements*).

Et comme elles n'ont même plus, ces classes dirigeantes, le courage de leur opinion, comme elles ont perdu leur belle insolence qui n'était pas sans grandeur certes, parce qu'elle n'était pas sans péril, comme il est d'usage, aujourd'hui, parmi elles, de flatter le lion populaire, et de vouloir ardemment, en paroles, le « bonheur de l'ouvrier », elles se gardent bien de dire aux militants malthusiens qu'elles poursuivent : « Votre doctrine nous déplaît, parce qu'elle gêne nos convoitises, parce qu'elle menace notre sécurité, parce qu'elle compromet le recrutement de cette armée de misérables, d'inconscients et de résignés, nécessaire à notre richesse et à notre domination. Pour cela, et pour cela seul, nous allons, puisque nous sommes les maîtres, établir contre vous des lois d'exception ». Non, elles ne disent pas cela ; ce serait du cynisme, peut-être, elles préfèrent l'hypocrisie ; elles cherchent à donner des allures d'intérêt public à ce qui n'est au fond que leur propre intérêt. Et ces viveurs, ces débauchés — oh ! certes, je ne prétends pas que nos adversaires le sont tous, mais il y en a un certain nombre parmi eux — ces habitués de music hall, ces lecteurs de journaux obscènes, ces séducteurs de pauvres filles, se déguisent en puritains, s'affublent d'un masque de vertu, drapent dans une pudeur d'emprunt leur haine d'une idée émancipatrice, et, incapables sans doute de le faire eux-mêmes, vont demander à des juges de sauvegar-

der « les bonnes mœurs » compromises et de défendre la « morale » outragée. (*Applaudissements*).

La morale ? Mais, sinistres farceurs, savez-vous seulement ce que c'est ? Et comme l'on comprend que, devant l'usage que vous avez fait de ce mot, certains en soient arrivés à lui refuser toute valeur ni toute signification. Oh ! pourrions-nous dire, parodiant une phrase célèbre, que de crimes, morale, on commet en ton nom ! ... et surtout, que de saletés !

Que penseront nos descendants — je me le demande quelquefois, camarades, non sans angoisse ni sans honte — que penseront les hommes vraiment humains des civilisations véritables, que penseront-ils d'une époque où tout est si parfaitement à l'envers que « morale » est devenu synonyme d'inconscience, de brutalité, de sottise, d'ignorance complète des lois naturelles et sociales qui régissent le genre humain ? Que penseront-ils d'une époque où, tandis que, de tous côtés, les nations craquent sous le poids de leur population incessamment accrue, et, incapables de contenir, de nourrir ces foules toujours grossissantes, les jettent les unes contre les autres en de formidables tueries ; tandis que partout le pain manque et que la lutte pour la vie fait de l'homme une bête sauvage ; tandis que les bouges innombrables, les mansardes sombres et puantes s'emplissent d'un grouillement d'enfants déguenillés qui grandissent en s'étiolant, en se corrompant aussi, parmi les cris, les larmes, les injures et les coups ; tandis que défilent les petits cercueils remportant vers le néant ceux qui en sortent à peine et qui n'ont pas trouvé leur couvert mis au maigre banquet familial ; tandis que s'enfle partout l'armée du vice et du crime, que les dégénérés, mués en assassins, terrorisent les villes ; tandis que partout la misère et

la douleur sont reines ; tandis qu'inlassablement, massacres, épidémies, famines, viennent, par une inéluctable et lugubre nécessité, éclaircir les futaies de la forêt humaine et faucher le trop-plein aveuglément créé, des hommes, parmi ceux qu'on écoute, qu'on vénère, qu'on décore, vont, criant à tous les échos : « Nous ne sommes pas assez » ! et où ceux qui, plus clairvoyants, apercevant le mal et cherchant à le vaincre, osent crier à leur tour : « Nous sommes trop », comme des blasphémateurs sont cloués au pilori ! (*Applaudissements*).

Que penseront-ils, les hommes des temps futurs, les citoyens de la cité équitable et harmonieuse, que penseront-ils de ces fous criminels dont ils remueront les cendres ?

Et la femme d'alors, la femme émancipée, créature de lumière, de tendresse, de beauté, la génératrice consciente, fière de sa mission sacrée, de son sacerdoce librement rempli dans la joie, la quiétude et l'universel respect, de quelle indignation et de quelle pitié ne frémissera-t-elle pas, en retrouvant dans les livres jaunis, parmi la poussière du passé, la douloureuse histoire de ses aïeules, des mères tragiques d'aujourd'hui ! l'histoire de celles qu'écrase le fardeau de l'enfantement sans relâche, sans consentement et souvent sans amour, pauvres créatures passives que, dans les soirs de ribote, un mâle brutal féconde inconsciemment, qui, jusqu'à la dernière minute, traitent leur pauvre ventre endolori et lourd dans les ateliers infernaux, et qui, rentrant au logis, exténuées, doivent encore servir leur homme — celui-ci, le plus souvent, n'ayant pris une femme que pour avoir une servante et pour se dispenser lui-même d'ingrats labeurs non rétribués. — (*Applaudissements*), l'histoire

de celles qui subissent sur le grabat d'un taudis, sans air l'été, sans feu l'hiver, l'épreuve supplicante, l'indicible torture, si terrible déjà pour les femmes heureuses, et qui, au bout de trois ou quatre jours, reprennent, toutes meurtries et pantelantes encore, leur besogne de bête de somme, attendant avec angoisse la prochaine grossesse qui ne tardera pas ; l'histoire aussi des filles-mères, des mères réprouvées, des mères maudites, de ces victimes entre les victimes, victimes de la lâcheté masculine et de l'ignominie sociale, de celles qui souffrent dans leur cœur, dans leur chair et dans leur esprit, tout ce que les lois et les mœurs, les institutions et les préjugés peuvent ajouter de raffinement aux cruautés de la nature ; de celles que le fruit de leur amour trompé a menées au vice ou au crime, au ruisseau ou à la prison ; l'histoire, enfin, de toutes les mères, riches ou pauvres, « honnêtes » ou avilies, qui laissent leur beauté, leur santé, leur vie même, sur le champ de bataille de la maternité ; de toutes les mères que leur travail sublime, qui les aurait fait reines chez les reines, a fait esclaves chez les humains. (*Vifs applaudissements*). — Car c'est au nom de la maternité, Mesdames, c'est-à-dire au nom de nos devoirs, que l'on nous a toujours refusé tous les droits. (*Applaudissements*). Ce sont les mêmes qui nous disent : « Soyez mères » et qui, dépouillant la maternité de ses prérogatives naturelles, traitant la créatrice douloureuse en quantité négligeable qui peut n'être même pas consultée — puisque, vous le savez, l'enfant n'appartient qu'à son père —, ravalant la mère humaine au-dessous de la mère animale à laquelle aucun « droit du père » n'est jamais venu arracher ses petits, ont ajouté toutes les blessures de l'amour propre et tous les déchirements du cœur à cette

torture de la chair qui est pour nous femmes, hélas, comme une rançon de l'amour.

Et devant ces révélations atroces, devant ces tableaux de cauchemar, peut-être la femme des temps futurs se sentira-t-elle moins de compassion pour tant de souffrance injuste, que de mépris pour tant d'absurde et coupable résignation. Car nous sommes coupables, Mesdames, nous sommes coupables de perpétuer un mal que nous pourrions détruire. C'est de notre inertie, de notre passivité, de notre mollesse, de notre impuissance à vouloir et à imposer notre volonté, de notre lâche acceptation de l'esclavage et de la douleur, que sont nés toutes les douleurs et tous les esclavages du monde. (*Applaudissements*).

Nous pourrions le sauver, le monde, et nous ne le faisons pas; nous n'avons pas le courage de faire le geste de révolte qui libère et qui relève. Et les quelques-unes qui l'osent sont vaincues, étant isolées. C'est la révolte collective et consciente qu'il faudrait, Mesdames, la révolte de tout ce qui frémit en nous de fierté féminine et de vraie maternité; — car la maternité de hasard, la maternité animale, la maternité des « repopulateurs », ce n'est pas la maternité.

Ce qu'il faudrait, c'est le refus formel et tranquille de fournir aux monstres sociaux, à la misère, à la maladie, à la guerre, au travail qu'on exploite, à la prostitution, leur ration toujours insuffisante, leur proie si vite dévorée; c'est l'inébranlable résolution de ne prêter nos flancs sacrés qu'à des maternités réfléchies et heureuses, qu'à d'utiles et pures créations; c'est surtout, Mesdames, à l'heure actuelle, dans les circonstances présentes — et nous serions, si nous ne le faisons pas, des monstres d'ingratitude autant que de lâcheté — la hardiesse d'opposer nos protestations

véhémentes aux manœuvres infâmes de ceux qui voudraient entraver l'effort des défenseurs de notre cause.

Que, toutes, devant eux, ils nous trouvent frémisantes, et leur criant : « A bas votre morale ! Nous ne voulons plus, nous les femmes, nous les mères, d'une morale basée sur notre souffrance et sur notre humiliation, d'une morale qui fait de nous des instruments passifs et veules, des machines dont un maître peut disposer à son gré, d'une morale qui foule aux pieds notre dignité humaine avec le bonheur de notre famille et l'avenir de notre race. A bas votre morale ! Nous en avons une autre, une morale plus noble et plus haute, une morale qui n'est autre chose que la mise en pratique, que l'application à nos actes de tout ce que l'humanité a peu à peu, au cours des siècles, acquis de connaissance et de compréhension, de sentiment de la justice et de conscience de sa responsabilité. Cette morale là, c'est tout ce qui est bon, c'est tout ce qui est clair, c'est tout ce qui est raisonnable et tout ce qui est généreux, c'est tout ce qui a la crainte de causer de la souffrance et le désir de donner du bonheur et de faire de la beauté. C'est au nom de cette morale que nous vous appelons Tartuffes, moralistes à double face, si indulgents à tout ce qui vous sert et si impitoyables à tout ce qui vous nuit. C'est au nom de cette morale que nous vous appelons criminels, repopulateurs insensibles aux pires douleurs humaines, au martyre des mères trop fécondes, à la détresse des petits trop nombreux. C'est au nom de cette morale que nous les appelons des brutes, les pères de ces lamentables nichées, les bourreaux de ces malheureuses femmes, les inconscients, les alcooliques, à qui vous tressez des couronnes, ce qui vous dispense, d'ailleurs, de leur ouvrir votre porte-

monnaie. (*Applaudissements.*) C'est au nom de cette morale que nous sommes réunis ce soir pour vous flétrir, pour vous souffleter, et, d'accusés nous faisant accusateurs, pour vous trainer à notre tour devant le tribunal de la conscience humaine.

Et prenez garde, exclues de tous les autres, nous y siégeons, nous femmes, à ce tribunal-là. Et ce tribunal-là ne vous absoudra pas ! Mais n'attendez pas de lui des châtiments retentissants. N'espérez pas qu'il vous envoie rejoindre au bagne de l'histoire les illustres tortionnaires et les vampires de grande allure. Non, on ne chasse pas seulement les grands fauves, on se débarrasse aussi des insectes malfaisants. Et tandis que, de leur prison, vos victimes sortiront plus grandes, plus fortes, et l'auréole au front,..... vous, lapidés par notre mépris, vos dépouilles ne seront plus qu'une pauvre petite chose obscure et laide, qu'on repousse du pied pour passer son chemin. (*Vifs applaudissements.*)

## Discours du Docteur Legrain

~~~~~

Camarades, après les éloquentes paroles que vous venez d'entendre, je n'aurais sans doute qu'à me taire. Il me sera difficile, évidemment, d'atteindre des hauteurs aussi élevées que celles où l'éloquence de notre camarade Nelly Roussel nous a entraînés. Aussi bien resterai-je terre à terre.

La protestation de ce soir n'est pas précisément la raison de ma présence à cette tribune et j'ignorais même l'affiche qui l'annonçait ; c'est uniquement pour développer devant vous une question de thèse que je suis venu ici. On m'a demandé, en ma qualité de médecin, de dire en quoi la thèse néo-malthusienne pouvait, dans une certaine mesure, se légitimer et on a fait appel, sur ce point spécial, à la vieille expérience que j'ai déjà de la dégénérescence humaine ayant pour cause l'alcoolisme.

Le néo-malthusisme n'est pas ce qu'on pense en général ; ce n'est pas la conception de quelque satire en rupture de Fresnes (*sourires*), ce n'est pas un problème que les uns ou les autres se sont réunis un jour pour poser, pour examiner, pour chercher à résoudre. Non, le triste, je dirais le douloureux problème, du malthusisme, s'est posé de lui-même par l'évolution des temps, par l'évolution des idées, par l'évolution de la démocratie.

Il fut un temps où cette question peut-être ne se serait point posée, au temps où les hommes étaient

encore des esclaves, à une époque où ils se courbaient encore devant une autorité farouche, où, penchés sur la glèbe, ils ne pensaient qu'à engrosser leurs femmes quand le désir leur en venait, sans se préoccuper du lendemain.

Un jour vint où la République alluma les lanternes. Peut-on vraiment reprocher à la République d'avoir ainsi fait? Peut-on reprocher à notre grande Révolution d'avoir dessillé bien des yeux et d'avoir proclamé que les hommes avaient tous largement le droit d'examiner leur situation et de dire leur mot?

De ce jour, les choses changèrent singulièrement, de ce jour où les hommes, face à face avec les abus effroyables d'une société capitaliste, virent dans quelle mesure ils étaient plongés dans la misère, ce jour où ils virent cette même société capitaliste faire appel aux hommes et aux femmes pour procréer en vue d'envoyer à la frontière des hommes capables de défendre le coffre-fort de ceux qui possèdent. (*Applaudissements.*)

Est-ce à nous de regretter que la République ait ainsi ouvert les yeux? Non. Nous n'avons pas à nous étonner alors qu'un jour soit venu où, en présence de ces excès de l'égoïsme capitaliste, en présence de cette renaissance continuelle du militarisme comme celle à laquelle nous assistons en ce moment sous prétexte de patriotisme, ne nous étonnons pas, dis-je, que certains disent: « C'en est assez, nous ne voulons plus envoyer nos enfants sur les champs de bataille. On nous invite à procréer pour défendre l'éternel coffre-fort, nous ne voulons plus de cela ».

Clairvoyance amène méfiance et méfiance amène prudence.

Pouvons-nous, dans ces conditions, nous étonner

que la question du néo-malthusisme se soit posée comme conséquence même de l'évolution sociale. Ce n'est pas notre faute si la question s'est posée, nous sommes obligés de subir le problème tel qu'il est, et nous considérons que le néo-malthusisme, fut un mal fatal — je ne veux pas dire nécessaire — car il a été créé par les temps eux-mêmes.

De tous côtés on se dit: « Il faut solutionner un aussi grave problème; comment y arriver? » Il y a la méthode qui s'attaque directement à la chose; il y a aussi la méthode prophylactique. Je vous expliquerait tout à l'heure pour quelles raisons je me rallie à la méthode préventive, raisons que j'ai souvent fait valoir à mes jeunes amis qui mènent à leur façon la campagne néo-malthusienne. Ils savent que sur ce point particulier, je me suis souvent séparé d'eux, que souvent je leur ai crié gare. Je leur ai dit: La thèse est belle, mais faites attention aux moyens que vous employez. La thèse néo-malthusienne, est une chose, autre chose est la façon de la comprendre et de l'appliquer. (*Quelques applaudissements.*)

J'en arrive maintenant à la partie sur laquelle on m'a demandé d'insister pour justifier dans une certaine mesure l'utilité de l'étude du néo-malthusisme.

Mon collègue Sicard a dit tout à l'heure suffisamment pourquoi les idées et les consciences doivent être respectées. Je ne veux rien ajouter sur ce point. Je voudrais justifier, dans une certaine mesure, l'examen consciencieux que l'on doit faire du problème, au lieu de le repousser en principe comme certains hommes, fort respectables, semblent vouloir le faire. C'est ainsi qu'on peut lire dans un mémoire du très honorable M. Paul Bureau, que je respecte profondément, mais qui à ce sujet me semble être dans l'erreur: « Le néo-

malthusianisme n'est plus seulement en France, à l'heure actuelle une doctrine que considèrent et discutent avec attention des hommes que leur intelligence et leur culture semblaient devoir préserver de pareilles méprises... »

Il n'y a point de méprises quand un homme consciencieux, désireux de faire la lumière, désireux d'un peu plus de justice s'empare d'un problème douloureux, l'étudie à fond et cherche à le solutionner ; la méprise serait de la part de celui qui refuserait, so-disant par principe, de s'occuper d'un des plus angoissants problèmes que la société moderne ait pu poser.

Ma situation de médecin d'asile d'aliénés depuis 25 ans m'a mis en présence, maintes fois, d'alcooliques, d'aliénés et de descendants d'aliénés. Les 7 ou 8.000 alcooliques que j'ai eu l'occasion de fréquenter depuis tantôt 17 ans, ont été pour moi un grand et un douloureux enseignement.

Je voudrais voir ceux qui font une guerre systématique à tous les néo-malthusiens sans distinction, je voudrais les voir m'accompagner dans les visites que chaque jour je fais dans mon asile ; je voudrais les voir aux prises avec les nombreuses familles qui défilent devant mes yeux, jeudis et dimanches ; je voudrais les voir dans mon cabinet le jour où je reçois les femmes et les enfants de ces buveurs que nous cherchons à relever, que nous cherchons à guérir, je voudrais les voir proclamer d'obligation des multiples naissances devant ces douleurs qui s'étalent, devant ces pauvres femmes qui en sont quelquefois à leur quatorzième, quinzième et seizième enfant. J'ai vu de ces mères traîner avec elles le vingt-cinquième enfant, j'ai vu de ces femmes, courageuses autant qu'il est possible de l'être, venir à l'asile escortées de toute leur

marmaille parce qu'il n'y avait pas au logis d'amis pour les garder, parce que la misère régnait au foyer, misère provenant du fait du père parce que chaque fois qu'il était ivre il se ruait sur la pauvre femme et lui faisait un enfant. Ces pauvres femmes, incapables de se défendre devant de pareilles brutes, subissaient les approches de ces forcenés, n'ayant comme satisfaction dans la vie, comme le disait tout à l'heure Nelly Roussel, que la tâche de les soigner, de les plaindre, de se pencher sur cette éternelle et inquiétante nichée. (*Applaudissements.*)

Ah ! camarades, quand on a vu de pareils tableaux par centaines et par milliers, on comprend que le problème néo-malthusien se pose, et se pose gravement, douloureusement à la conscience humaine. J'estime que l'on n'a pas le droit de repousser un pareil problème et que l'on manque à son devoir en ne l'examinant pas à fond. (*Applaudissements.*)

Il y a plus de vingt ans, camarades, que le néo-malthusisme m'a préoccupé ; je puis dire que j'ai été entraîné vers cette question par les circonstances elles-mêmes ; ce sont elles qui m'ont obligé en quelque sorte à cette étude. Il y a bien longtemps que je me suis dit : « Il y a là un problème d'une gravité exceptionnelle, d'où dépend l'équilibre social futur, il faut y chercher une solution. »

Les néo-malthusiens ont-ils trouvé la solution ? Je ne le pense pas, en tout cas ils cherchent et ce que je puis déclarer, c'est que beaucoup de néo-malthusiens qui m'ont entouré jusqu'à présent étaient d'honnêtes gens, des gens sincères auxquels je rends hommage, sans partager pourtant leur manière de voir ni de faire.

Aujourd'hui, il n'est plus possible de surseoir, il



faut trouver une solution à cet épouvantable problème. Je crois que ce n'est pas en poursuivant d'une façon continue, comme on le fait, les néo-malthusiens, qu'on arrive à un résultat. L'aveuglement dans la répression a toujours été une faute et une injustice.

Je vous ai dit, il y a quelques instants, que cette question comportait deux solutions : ici j'en demanderai pardon à beaucoup de malthusiens de mes amis, car je vais me séparer d'eux. Je crois avoir dit suffisamment en quoi la thèse était intéressante et en quoi elle m'intéressait personnellement ; mais autre chose est l'application de la thèse.

Les uns disent : il n'est rien de tel que l'action par le fait, supprimons le produit ; faisons de l'action anticonceptionnelle ; certains vont même fort loin puisqu'ils vont jusqu'à reconnaître le droit à l'avortement.

Je laisse aux gens la responsabilité de leurs actes et de leurs pratiques ; s'ils s'insurgent dans l'espèce contre des lois que je n'ai pas le temps de discuter, c'est leur affaire.

La question sera de savoir s'il n'y a pas de procédés plus convenables, plus certains de conduire au but, je dirai pas immédiatement, mais tout doucement.

Il en est un en tout cas qui se recommande, comme l'a expliqué tout à l'heure notre camarade Sicard, de l'abstinence, de la chasteté. La chasteté est pour certains de l'héroïsme, mais il y a des hommes capables de s'affranchir momentanément de besoins qui, bien souvent, sont exaspérés par les circonstances, pour éviter les conséquences mêmes de l'accomplissement de ces besoins. La chasteté, quoi qu'on en dise, n'a jamais tué personne. Ce sera toujours la méthode des forts.

J'en reviens à l'autre solution. Je vous avoue que je l'ai examinée très minutieusement et que j'ai longuement médité sur l'emploi des procédés que vous savez. Je ne puis pas m'empêcher d'évoquer, à ce propos, de lamentables tableaux ; c'est toujours du côté de la femme que mes regards se portent dans la circonstance. L'emploi de procédés tels que ceux qui sont recommandés, non seulement ravale l'accomplissement de l'acte sexuel à quelque chose de très vil, de très bas, de purement animal. Cela ravale la femme au rang d'un instrument de joie, d'un instrument de plaisir. C'est encore pour moi la vision de la femme flétrie, de la femme souillée, de la femme souvent infirme jusqu'à la fin de ses jours.

J'estime, camarades, que ces choses valent bien la peine d'être prises en considération, car la femme a, elle aussi, le droit de se défendre, elle a le droit de prétendre à ce que sa santé physique et morale soit respectée.

Je veux aller plus loin encore, et j'ai devant les yeux la hideuse prostitution qui est une des conséquences plus ou moins lointaines de ce néo-malthusisme mal compris, et mal appliqué.

Et alors, je le répète, en présence de pareils dangers, je me demande si la prophylaxie pure et simple n'est pas le procédé de choix. Pour ma part, en dehors de la chasteté, le néo-malthusisme reste le terrible problème sans solution vraiment recommandable. J'ai accepté de dire ce soir ce que je pensais de la question de principe, mais je suis quelque peu perplexe sur la méthode à employer. En tout cas je m'en voudrais d'entraîner les gens à faire emploi de procédés directs, parce qu'il y a un être que je veux respecter avant toute chose, c'est la femme. (*Quelques applaudissements*).

J'incline à croire que l'abstention volontaire et systématique est une tactique défendable dans l'attente que les conditions requises pour faire de la procréation quelque chose de durable, d'utile, d'heureux se trouvent réalisées. Cela se comprend très bien.

En somme, si nous élevons très haut le débat, que voyons-nous ? Nous nous représentons le néo-malthusisme comme une conséquence, comme une résultante d'une série de situations sociales qui se superposent, qui s'enchevêtrent les unes dans les autres ; nous reconnaissons aussi, dans l'existence de ce douloureux problème, un état de réaction contre ces situations. Or, quand on veut supprimer des effets pénibles, n'est-il pas logique de remonter aux causes ?

Je sais bien que les idées que j'expose en ce moment paraîtront de pures vues de l'esprit, ce n'est peut-être que de la théorie ; je reconnais en tout cas que l'application en est difficile immédiatement. Mais quels sont donc les problèmes sociaux que l'on a la prétention de résoudre du jour au lendemain ? En somme, lutter contre la prostitution, lutter contre l'alcoolisme, lutter contre le militarisme, lutter contre le capitalisme, c'est encore lutter contre les causes principales du néo-malthusisme. Lorsque je vois chaque jour autour de moi de généreux efforts s'exercer contre tous ces fléaux, que ce faisant on atteint le plus sûrement le néo-malthusisme que par les misérables palliatifs que vous savez.

Je crois, camarades, que là est la méthode de choix, que c'est à celle-là qu'il faut se résigner pour éviter les conséquences effroyables de l'action directe.

On nous a dit tout à l'heure que nous sommes en présence de besoins naturels, physiologiques, extrêmement impérieux. Oui, certes, c'est exact ; je ne le nierai

pas, je suis trop médecin pour ne pas le savoir, mais ce que je sais aussi bien que d'autres, c'est que ces besoins sont singulièrement exaltés par l'existence moderne que nous menons. Il y a une décadence, une dégénérescence singulière de la fonction sexuelle, que les médecins et particulièrement les médecins aliénistes dont je fais partie connaissent bien. (*Applaudissements*.)

Nous ne sommes plus des gens normaux ; la fonction sexuelle, dans notre société, ne s'exerce plus normalement. Nous laissons se multiplier autour de nous des causes de démoralisation qui sont en même temps des causes d'excitation de la fonction sexuelle. Et l'on vient s'étonner que cette fonction soit exaltée et cela dès l'âge le plus tendre, à une époque où autrefois les enfants n'y songeaient même pas !

Il y a là des facteurs que je signale à votre attention. Ces causes peuvent vous paraître secondaires, mais pour moi elles sont capitales. Il y a un effort moralisateur qu'il faut tenter si l'on veut atteindre les principales causes du vice que nous poursuivons et qui engendre le problème néo-malthusien que nous supportons comme un mal fatal.

Cette démoralisation, je vous la signale ; elle est partout, elle est dans les journaux pornographiques, elle est dans notre vie licencieuse, elle est dans notre vie alcoolisée, elle est dans ces horribles beuglants, dans cette multiplication de la saleté sous toutes ses formes. Il y a un appel permanent à l'excitation génésique chez les jeunes gens, chez les enfants, chez les jeunes filles, chez les personnes avancées en âge. Nous vivons en vérité à une époque de dévergondage sexuel. (*Applaudissements*.)

Telle est une des principales — sinon la principale — causes du mal que nous voulons atteindre, et aussi du

néo-malthusisme qui en dépend fatalement. Il est certain que chaque jour cette excitation sexuelle produit des résultats effroyables que nous essayons tout naturellement de combattre ou de canaliser. Mais prévenir vaut mieux que guérir.

Soyons donc des gens pondérés, des gens raisonnables, revenons en arrière, et envisageons un peu la cause vraie de tout le mal. Tous les événements sociaux, tous les événements humains, tous les événements économiques ont des causes principales et des causes accessoires. Les causes secondes disparaissent derrière les causes premières. Laissons leur responsabilité aux néo-malthusiens qui croient travailler pratiquement — mais n'oublions pas, et c'est aux néo-malthusiens plus éclairés que je m'adresse, n'oublions pas de remonter aux sources vraies et de combattre en particulier le triple fléau que je vous signalais : le militarisme, le capitalisme et l'alcoolisme si féconds en horreurs. (*Vifs applaudissements.*)

## Discours du Camarade Yvetot,

Secrétaire de la Confédération Générale du Travail

MES CHERS CAMARADES,

Je dois vous dire tout d'abord que je ne traiterai pas la question au point de vue scientifique pour l'excellente raison que je ne suis pas un savant, mais j'essaierai, avec tout mon bon sens d'ouvrier, d'examiner le problème.

Nous autres ouvriers qui voyons beaucoup de choses, puisqu'on nous a appelés des commis-voyageurs en grève (*rires*), nous nous sommes rendu compte que ce sont les contrées les plus pauvres, les contrées où l'alcoolisme domine, où, par conséquent, les salaires sont très bas, mais les électeurs très nombreux (*rires*) c'est donc dans ces contrées que l'on trouve le plus d'enfants.

Nous avons vu aussi, aux bords de la mer que beaucoup d'enfants étaient des scrofuleux, des atrophiés de pauvres petits malheureux comme ceux que nous rencontrons à Paris, dans les hôpitaux.

Nous sommes alors obligés de nous demander si, dans notre éducation ouvrière, si dans notre propagande ouvrière, nous n'avons pas le devoir d'examiner le problème du néo-malthusianisme. Nous ne manquons jamais une occasion de faire de la propagande antialcoolique, même si l'on aime le bon vin, on peut être un antialcoolique, c'est-à-dire que l'on peut aimer

les bonnes choses et savoir qu'il ne faut pas en abuser et préférer un verre d'eau claire à un verre de mauvais vin d'aramon, d'autant plus qu'en suivant ce régime les idées sont plus claires aussi et la raison plus saine.

Nous avons remarqué que les parents qui produisaient beaucoup d'enfants n'étaient vraiment pas les types bien caractérisés pour les produire. Nos braves bourgeois, qui nous disent de faire beaucoup d'enfants, sont plus malins. Ils ont la précaution, quand ils donnent leur jument au mâle, à l'étalon, de s'informer de la provenance de cet étalon, de ses performances, de chercher à savoir, en un mot, si le produit sera beau.

J'estime que, dans la race humaine, nous valons bien les plus beaux chevaux (*rire, très bien, très bien*) et que nous devrions bien imiter la prudence des bourgeois capitalistes.

Nous avons remarqué encore dans notre besoin de critiquer la société actuelle (*sourires*), nous avons remarqué que quand un jeune bourgeois avait bien fait la noce au régiment, ici comme étudiant, un peu plus tard encore avant d'arriver à la trentaine ou vers les trente-cinq ans, quelquefois même plus tard encore, tant qu'il a des forces il les use avec des filles du peuple si nombreuses que ne pouvant pas manger à leur faim elles sont obligées de se prostituer à ces salauds. (*Applaudissements*). Nous avons remarqué, dis-je, que quand cette belle espèce d'individus arrive à quarante ans, quelquefois cinquante ans, certains même dépassent la soixantaine, ils prennent femme. Celle-ci, bien entendu, épouse un homme qui a fait ses affaires dans le monde, elle épouse un homme qui ne lui donnera pas d'enfants, mais le domestique ou le

curé est là pour lui en faire (*rires*) et c'est ainsi que se régénèrent un peu les familles bourgeoises (*rires*.)

Les familles ouvrières, elles, continuent de dégénérer, parce que quand l'ouvrier a beaucoup d'enfants, il n'a pas davantage de moyens pour les nourrir, et ceux qui lui disent de faire beaucoup d'enfants ne lui indiquent jamais le moyen de les nourrir tous, même pas de les loger. Je n'exagère pas. C'est tous les jours que l'on voit mettre à la porte des familles nombreuses. Les pauvres gens avaient quelques cubes d'air à respirer, c'est insuffisant, mais croyez bien que ce n'est pas par mesure d'hygiène qu'on les envoie coucher sous les ponts (*sourires*); c'est parce qu'ils n'ont pas l'argent nécessaire pour payer un prix exorbitant un endroit où ils s'empoisonnent comme à plaisir.

Et quand nous rencontrons ces gens-là, quand nous rencontrons ces familles entières dans la misère, croyez-vous que nous n'avons pas le droit de prendre le père à part et de lui dire: « Espèce d'imbécile, tu n'as donc pas compris qu'il y a un geste qui est sublime, qui est le plus beau de tous les gestes, mais qui mérite au moins d'être fait consciemment, tu n'as donc pas songé qu'en multipliant les maternités à ta pauvre compagne, tu l'as réduite à l'état où elle est. Elle n'est même plus une bête, car une bête a encore l'énergie de défendre ses petits; la femme, la bonne maman, elle, ne l'a plus, elle n'a que la soumission de les laisser partir, parce qu'on a dit: « C'est la loi ».

Ah! si nous étions de braves gens, ayant pignon sur rue, ayant de la terre au soleil, si nous savions que nos enfants seront encore plus heureux, nous aurions bien tort de ne pas avoir d'enfants, à condition toutefois que notre compagne y consente, à condition que sa santé n'en soit pas bouleversée, à condition que ses

enfants soient voulus. Voilà dans quelles conditions nous devrions faire des enfants. D'ailleurs, nous serions bien bêtes d'en avoir beaucoup, car cela ne profite qu'à ceux qui nous conseillent d'en faire beaucoup, ou du moins à part quelques exceptions qui sont si rares, qu'on nous les fait voir comme des phénomènes. (*Rires.*) Ainsi, il paraît qu'il y a un brave capitaine, le capitaine Maire...

M. MAIRE. — Le voici. (*Applaudissements.*)

Camarade YVETOT. — Ce brave capitaine a fait beaucoup d'enfants, j'ose croire que c'est par amour de la patrie, mais je voudrais bien savoir si madame Maire, leur mère, en pense tout à fait autant. (*Applaudissements.*)

Je suppose que M. Maire n'a pas fait ses enfants tout seul, il a bien fallu sa femme. Or, c'est toujours le capitaine Maire qu'on met sur le pavois parce qu'il a je crois, huit enfants.

M. MAIRE. — Neuf.

Camarade YVETOT. — Neuf, c'est encore mieux. De madame Maire, on ne parle jamais, et pourtant je trouve qu'elle compte dans la famille. (*Vifs applaudissements.*)

Je voudrais bien, camarade, que vous ne preniez pas mes paroles en mauvaise part; mais je trouve vraiment ridicule qu'on exalte, qu'on exhibe le mâle père de huit enfants alors qu'on cache la femelle mère de ces huit ou neuf enfants. Est-elle donc si abîmée cette pauvre mère qu'on n'ose pas la montrer, tandis que le père est indemne... Cela ne lui a pas coûté cher, tout juste le plaisir de les faire. (*Rires et applaudissements.*)

C'est aussi, j'espère pour lui, un bonheur s'il peut les élever, mais j'en connais d'autres qui ont eu le même imbécile plaisir, mais qui n'ont pas eu le plaisir d'élever leurs enfants, comme tout mâle doit élever ses petits. (*Applaudissements.*)

Vous savez, camarades, je ne suis pas patriote (*rires*), ce n'est pas une nouvelle pour vous (*rires*) d'ailleurs, et si l'on prenait un par un tous les patriotes et qu'on leur demande de venir nous expliquer pourquoi ils sont patriotes, je crois que nous aurions bien des sujets de rire. Si nous prenions de beaux individus et si nous leurs demandions pourquoi, au nom de la patrie, ils n'ont pas perpétré une aussi belle espèce, ils seraient peut-être bien embarrassés de nous donner la raison, et pourtant la patrie l'exige.

On nous dit toujours, à nous pauvres gens : « Ayez beaucoup d'enfants, vous le voyez, l'Allemagne monte toujours, sa population grossit sans cesse, tandis que celle de la France diminue ». Qu'est-ce que cela peut bien nous faire? (*Rires.*) Nous savons que la famille pauvre se perpétue malheureusement trop et que la famille riche, à part quelques rares exceptions, s'applique à ne pas se perpétuer.

Ainsi, nous avons donc la stupidité de faire beaucoup de malheureux, et les riches, de peur de faire beaucoup d'heureux qui ne le seraient pas assez, limitent leur famille. Mais, comme ils sont plus hypocrites que nous, ils ne disent pas comment ils s'y prennent; ils ont tellement peur que nous découvriions leurs moyens qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour nous empêcher de les trouver et, parmi ces moyens, il en est un qui n'est pas scientifique, qui est plein de bon sens, qui est tout à fait naturel, c'est l'hygiène. Pour que nous ne puissions pas appliquer dans nos familles

ouvrières l'hygiène, on nous met dans des trous, on fait tout ce qu'on peut pour que nous n'ayons pas d'eau même à boire (*rires*). Nous n'avons même plus aujourd'hui la religion pour nous apprendre que c'est mal de se laver les parties sexuelles, nous avons l'imbécillité de l'enseignement laïque, du monopole de l'Etat qui se gardera bien de dire au jeune homme comment il doit considérer une jeune fille. Et quand ces deux pauvres petits se rencontrent, même quand ils sont déjà grands, ils ont l'air tellement bêtes, tellement sournois, que les bons parents, ces hypocrites et ces tartuffes, se frottent les mains en disant : « Quelle innocence ». (*Rires*.)

Quelle innocence : Après l'exemple que vous leur avez donné, après les chuchotements qu'ils ont entendu. Innocents, laissez-moi rire, il y a tout simplement du vice provenant de ce que votre enseignement est perpétuellement vicié. (*Applaudissements*.)

Nous, ouvriers conscients, c'est-à-dire qui voulons faire notre émancipation intégrale, nous admirons de plus en plus nos camarades qui risquent la prison pour dire ce qu'il faut dire en vue de la limitation des naissances. Nous voulons même qu'ils soient assez prudents pour dire qu'ils n'ont jamais conseillé à une femme de se faire avorter, mais qu'ils n'ont jamais jeté la pierre à qui a eu le courage de se faire avorter, croyant prendre le moindre mal. (*Applaudissements*.)

J'estime également que ces militants néo-malthusiens sont capables d'avoir toute l'énergie, même de pratiquer l'abstinence complète, comme le disait tout à l'heure le camarade Legrain, ou tout au moins l'abstinence consciente qui consiste à savoir assumer la responsabilité de ses actes, à savoir se priver d'un total plaisir s'il le faut pour ne pas, comme le disait

l'illustre Chateaubriand, « infliger la vie à un être nouveau qu'on n'est pas capable d'élever ou de rendre plus heureux que soi-même ». (*Applaudissements*.)

A mon sens, c'est un aussi grand crime de donner la vie à un être qui ne la demande pas, que de la supprimer à quelqu'un qui voudrait bien la conserver. Et c'est pourquoi tous les moralistes, tous les gouvernants, tous les jésuites rouges qui viennent nous dire : « Faites des enfants » sont des monstres ignobles, car, s'ils parlent ainsi, c'est pour sacrifier ces enfants à leur sale intérêt, à leur ambition honteuse. S'ils veulent des enfants, c'est pour en faire de la chair à patron si ce sont des hommes, ou de la chair à plaisir si ce sont des femmes, c'est pour en faire de la chair à canon quand ce sont de beaux jeunes hommes. (*Vifs applaudissements*.)

Il faut que l'on sache que la classe ouvrière s'émancipe, il faut que l'on sache que quand des anciens socialistes même auront retourné leur veste, seront devenus des généraux pour la frime (*rires*), comme Monsieur l'avocat Millerand, seront devenus ministres, comme notre dégoûtant Briand (*rires*), il faut que l'on sache que malgré cela la classe ouvrière n'est pas dupe, qu'elle ne veut plus faire davantage d'électeurs, qu'elle ne veut plus faire davantage de soldats, qu'elle ne veut plus faire davantage de chair à canon. Il faut que l'on sache que si nous voulons perpétuer l'espèce, il faut que l'on sache que si nous voulons goûter à toutes les joies humaines, et surtout à cette ineffable joie de la famille, si nous voulons avoir le plaisir de posséder de petits enfants, nous voulons avoir la certitude de pouvoir les élever pour en faire des hommes, et non pas pour en faire des brutes qui serviront les salauds qui nous gouvernent. (*Applaudissements répétés*.)

## Discours de M. Laisant

~~~~~

Il semble que tout ait été dit et qu'il reste fort peu de chose à indiquer. Je veux cependant profiter des quelques instants pendant lesquels je puis retenir votre attention pour insister sur le caractère que me semble devoir présenter cette réunion.

Le problème — vous venez d'en entendre l'exposé présenté avec une très grande autorité — le problème du néo-malthusianisme est un problème qui se pose. Il est permis de rechercher, je crois que tous les néo-malthusiens recherchent dans toute la sincérité de leur conscience, la solution qui leur semblera la meilleure, et peut-être, suivant les occasions, suivant les temps, suivant les circonstances, plusieurs solutions pourront concurremment intervenir.

Mais il y a un autre problème. Est-il possible, dans une société qui proclame hypocritement le mot de liberté, est-il possible d'admettre que pour étudier le problème du néo-malthusianisme, le problème de la surpopulation, des gens soient mis en prison, poursuivis, condamnés ? Peut-être que demain on demandera qu'on rallume les bûchers pour ces hérétiques d'une espèce nouvelle.

Sous quelle influence se passent ces monstruosité ? Sous le régime abominable qui ne connaît qu'un maître, l'argent (*applaudissements*), sous l'influence de la toute puissante financière qui tient dans ses mains les

gouvernements qui sont des pantins et qui lui obéissent. (*Applaudissements.*)

A cette puissance aussi formidable que l'était la papauté au moyen-âge, il faut des armées pour faire combattre les nations les unes contre les autres. Il lui faut aussi une immense armée du travail qui doit compter, grâce aux progrès de l'industrie moderne, non pas des milliers, mais des millions d'hommes. Enfin, à la bonne constitution de la famille bourgeoise, il faut aussi la prostitution. (*Applaudissements.*)

Donc, la morale, la morale officielle consiste à dire : « Faites-nous beaucoup d'enfants parce qu'il nous faut beaucoup de soldats, parce qu'il nous faut beaucoup de travailleurs, parce qu'il nous faut beaucoup de prostituées qui seront les esclaves de ce despotisme moderne. » (*Applaudissements.*)

Nous avons le droit, nous avons le devoir de lutter contre de pareilles tendances. Nous avons aussi le droit de trouver quelque peu étonnant que ce soit un individu qui a passé quelques durs moments ce soir si les oreilles lui ont tinté (*rires*), que ce soit cet individu qui semble dicter des ordres à la magistrature pour poursuivre les hommes sincères qui cherchent la solution d'un problème social. (*Applaudissements.*)

Cela vous semblera paradoxal, mais je vous demande la permission de prendre la défense de cet homme, ou plutôt de plaider en sa faveur les circonstances atténuantes. (*Rires*). Il faut avoir une grande pitié pour les dégénérés. (*Rires, applaudissements*). Je crois que nous nous trouvons en présence d'un pornomane incontestable (*rires*), d'un malheureux qui est affligé de cette infirmité qui consiste à voir partout des choses sales et répugnantes (*rires*) dans les choses les plus nobles sur lesquelles il essaie de jeter les yeux.

Cet individu était convoqué à la réunion de ce soir, et il a répondu dans des termes que je m'explique très bien : « M. Béranger, sénateur, membre de l'Institut, regrette de ne pouvoir satisfaire à la demande de M. Rey, mais il considère la doctrine néo-malthusienne comme immorale et antipatriotique (*rires*) et ne peut qu'applaudir aux tentatives faites pour réprimer sa propagande ». Il y applaudit d'autant plus que c'est lui qui les a provoquées.

En recevant votre convocation, mes chers amis, il a dû être frappé de terreur rien qu'à lire la liste des orateurs inscrits, car il y avait parmi eux — il a montré quelle autorité il possède — un médecin spécialiste (*rires*), un médecin qui a pour mission de soigner les aliénés et les dégénérés. (*Rires et applaudissements*).

Evidemment, aucun de nous n'aurait voulu que séance tenante on allât le placer à l'endroit qui lui convient le mieux, c'est-à-dire dans un cabanon (*rires*), pour le mettre hors d'état de nuire, et où cependant on lui prodiguerait tous les égards qui sont dus à un malade. (*Rires*.) Mais ce n'est pas une raison parce qu'on est malade pour faire partager sa maladie à tous les membres d'un pays et d'une grande démocratie ; ce n'est pas une raison parce qu'on est infirme comme ce malheureux pour que l'on puisse impunément dicter des lois à tous les magistrats, faire manœuvrer les gouvernements et arriver à poursuivre, à faire mettre en prison des gens qui ne sont coupables que d'avoir examiné un problème social, avec, je le répète, une entière sincérité.

Au point de vue des résultats de la propagande, peut-être ne faut-il pas trop s'en désoler. Il est toujours très triste de voir des injustices se commettre, de voir

priver de leur liberté des hommes auxquels on devrait rendre hommage ; mais enfin cela n'a jamais beaucoup réussi à ceux qui exercent ces poursuites. On a emprisonné Galilée, on sait cependant aujourd'hui que la terre tourne autour du soleil ; Calvin a fait brûler vif Michel Servet et personne ne doute cependant aujourd'hui des lois de la circulation du sang ; la statue d'Etienne Dolet n'est pas bien loin d'ici, et l'imprimerie n'a pas cessé de fonctionner après le martyre de Dolet. Hier encore, les inquisiteurs qui appartiennent à la même famille que le malheureux dont je prononçais tout à l'heure le nom, dans un pays voisin du nôtre, ont assassiné un des apôtres de l'éducation de l'enfance, et cependant plus que jamais, les idées de Ferrer survivent dans le monde, grandiront et fructifieront. (*Applaudissements*.)

Toutes ces persécutions sont donc en fin de compte inutiles, et parfois elles servent même les causes qu'elles croient combattre. A ce point de vue, ne nous affligeons donc pas trop. Mais au nom des principes même que la République actuelle ose afficher sur les murs, au nom de la conscience humaine, au nom de notre dignité, protéstons énergiquement contre ces attentats nous voulons la liberté de parole, la liberté de la presse, la liberté de l'expression d'une opinion sous une forme quelconque.

C'est un véritable scandale qui se poursuit chaque jour, mais aussi chaque jour monte de plus en plus dans la foule une vague de protestation et d'indignation contre de pareils procédés.

On a dit fréquemment, en voyant le grand parti des honnêtes gens glorifier des actes infâmes : « Quels gredins que les honnêtes gens. » Eh bien, quand nous voyons ce qui se passe aujourd'hui, nous avons le



droit de dire : « Quels saligauds que les moralistes, si c'est cela la morale. »

Il est certain que la place de moralistes de cette espèce ne devrait être ni au Sénat, ni à l'Institut, ni dans les tribunaux derrière le comptoir de dame Thémis pour donner des ordres aux magistrats; leur place serait où je disais tout à l'heure.

Notre devoir est de faire tout ce qui dépendra de nous pour que de pareils faits ne puissent pas se renouveler, pour que l'indignation que ressentent un petit nombre de Français se répande et empêche le retour d'actes semblables.

Je crois que nous ne devons pas nous séparer sans que d'une façon très nette soit établie la volonté que nous avons d'empêcher que pour des délits d'opinion, pour des émissions d'idées, pour la recherche de solutions à des problèmes, il soit permis de condamner, de persécuter, d'emprisonner des gens.

Il s'est formé un Comité pour la défense de la liberté d'opinion dont font partie nombre de publicistes, d'hommes politiques, de professeurs; je crois qu'il serait bon que ce Comité fût saisi des poursuites injustifiables qui sont entamées chaque jour contre des néo-malthusiens. (*Vifs applaudissements.*)

## Contradictions

~~~~~

LE PRÉSIDENT. — Nous avons comme premier orateur inscrit M. Nast. Je lui donne la parole.

M. NAST. — Etant donné le nombre de contradicteurs inscrits, je serai bref. Vous ne devez pas attendre de moi une contradiction en règle, si je puis dire, de la théorie néo-malthusienne; je voudrais seulement vous retenir quelques instants pour vous dire franchement et loyalement ce que je pense sur la question extrêmement grave qu'est le néo-malthusianisme.

Tout d'abord permettez-moi de vous dire que j'ai été heureux que les orateurs néo-malthusiens de ce soir se soient réclamés de la liberté, de l'égalité et de la fraternité inscrites sur le fronton de nos monuments, pour justifier leur thèse.

Je voudrais dire quelques mots au sujet des dernières paroles du camarade Yvetot. Evidemment, je suis loin d'avoir la même conception sociale que le camarade Yvetot, et cependant à bien des paroles qu'il a prononcées, j'ai souscrit de grand cœur. Je suis d'accord avec lui lorsqu'il a parlé des bourgeois, ou plutôt je fais une restriction, de certains bourgeois qui condamnent les néo-malthusiens, qui refusent de les considérer comme sincères, bourgeois qui, cependant, eux-mêmes, font une noce carabinée, qui n'ont aucun respect pour la femme, qui sournoisement, hypocrite-

ment, polluent les pauvres malheureuses qui roulent dans le ruisseau.

Eh bien, moi, bourgeois — car vous m'appellerez sans doute bourgeois parce que je suis un intellectuel et que j'ai quelques ressources — je tiens à blâmer, à stigmatiser ces individus qui veulent venir donner des conseils au peuple alors qu'eux-mêmes sont incapables de faire des efforts suffisants pour réaliser une doctrine qu'ils prétendent belle et bonne.

C'est ainsi que je pourrais vous avouer que, dans une autre matière chère au docteur Legrain, moi bourgeois je suis abstinent de tout alcool, même de vin et de bière, car je veux, lorsque je parle à mes frères, pouvoir leur dire : « Avant de vous parler de la question antialcoolique, je veux pouvoir faire l'effort nécessaire et m'abstenir d'une chose qui pourrait me procurer une jouissance. (*Applaudissements.*)

Un autre point a été abordé par les autres orateurs ; je retiens à ce propos les paroles du docteur Sicard de Plauzolles. Il permettra à un avocat à la Cour, qui est en même temps externe des hopitaux, d'insister sur une considération sur laquelle lui-même a appuyé, considération qui n'est pas du domaine médical, considération sur la liberté sociale.

Cette considération, telle qu'elle a été exposée, est très belle, très généreuse, mais je voudrais que cette considération soit mise en pratique sur toutes les questions, et non pas seulement lorsqu'il s'agit du néo-malthusianisme.

Je vous ai déjà fait des aveux, camarades, je ne veux pas que l'on se méprenne sur mon compte. Oui, je le déclare ici, sans en rougir, je suis catholique. Je voudrais, au nom du principe de la liberté absolue dont le docteur Sicard de Plauzolles nous a parlé, que les

actes soient en conformité avec les paroles. Et alors, je me demande comment il se fait que le docteur Sicard de Plauzolles n'ait pas été à la tête d'un mouvement, il y a une douzaine d'années, lors de la discussion d'une loi qui fut votée ensuite, d'une loi qu'on appelle la loi sur les associations, contenant un titre spécial pour les congrégations religieuses.

Si véritablement, il y a une liberté absolue qui s'impose pour tout le monde, si nous avons le droit d'émettre toutes nos opinions quelles qu'elles soient, on ne peut pas interdire à certains de se grouper pour mettre leurs idées en pratique. Si vous dites à des hommes : « Vous pouvez croire en Dieu, vous pouvez croire en n'importe quelle religion » mais que vous ajoutiez : « Nous vous refusons le droit de vous associer pour mettre en commun ce que vous croyez être la vérité », je dis que c'est inadmissible, je dis que si vous croyez à la liberté absolue, vous devez la réclamer pour tous, vous devez la réclamer pour toutes les opinions.

Voilà pourquoi, encore une fois, je déclare publiquement que je suis plus près de citoyens comme Yvetot, qui se disent carrément anarchistes, qui tapent sur les gouvernements mais qui sont fidèles à leurs doctrines, qui réclament la liberté absolue, je suis plus près, dis-je, de ces hommes-là que de ceux qui parlent sans cesse au nom de la déclaration des Droits de l'Homme, de ceux qui réclament sans cesse la liberté, mais qui ne la veulent que pour l'accomplissement d'actes qui sont la réalisation de leurs théories. (*Applaudissements.*)

Personnellement, j'aime la liberté et je veux la défendre le plus possible, mais je ne crois pas à la liberté absolue. Je n'y crois pas parce que si l'on veut poser la thèse de la liberté absolue, on doit recon-

naître à tout individu qui préconise, par la parole, par des écrits, n'importe quelle doctrine, vous devez reconnaître la liberté de préconiser le crime, de préconiser le vol ou toute autre espèce d'action... (*Protestations.*)

Camarades, si je vous parle aussi franchement, c'est parce que je crois que les néo-malthusiens sont beaucoup plus sincères que certains le prétendent. Mais, camarades, si vous mettez en principe la liberté absolue, la liberté d'une doctrine, la liberté d'une conception, vous devez reconnaître aussi aux autres individus le droit d'agir comme bon leur semble, selon leurs doctrines propres.

Si au contraire, vous reconnaissez à un gouvernement le droit de sévir, de prendre des mesures de coercition, vous lui reconnaissez à ce gouvernement quel qu'il soit le droit de prendre des mesures dans l'intérêt social ou dans l'intérêt humanitaire. Et si, à l'heure actuelle, un gouvernement pense qu'une doctrine néo-malthusienne peut avoir une répercussion sociale néfaste, il faut être logique et admettre que le gouvernement a le droit de prendre des mesures... (*Protestations.*)

Il y aura des martyrs, c'est possible, le docteur Legrain l'a dit lui-même. Ce n'est pas moi qui viendrait ici repousser l'idée du martyr; je suis le premier à trouver qu'il n'y a rien de plus beau que le martyr... (*Protestations.*)

*Dans la salle.* — ... Pour les autres. (*Rires.*)

Lorsqu'il y a des lois, vous ne pouvez pas trouver étrange qu'on les applique (*protestations.*) C'est à ceux qui croient que les lois sont mauvaises de lutter et de

tâcher de transformer la société de façon à ce que les lois soient meilleures.

Voilà le premier point sur lequel je voulais m'étendre...

*Dans la salle.* — La conclusion, la conclusion. (*Bruit.*)

Si la majorité ne veut pas que je continue, je quitterai immédiatement cette tribune.

LE PRÉSIDENT. — Camarades, ayez un peu de patience. Je demanderai simplement au contradicteur de rester dans le sujet. Il n'a pas à adresser de critique à des individualités, car ce soir nous ne nous occupons pas d'individualités. Je lui demanderai donc d'être bref.

M. NAST. — D'autres orateurs ont fait des personnalités, on a bien parlé de Mme Maire.

*Dans la salle.* — A la question. (*Bruit.*)

M. NAST. — Comme je voudrais que tous les autres orateurs puissent parler, je vous ferai rapidement quelques remarques, et pour aller plus vite, permettez-moi de vous parler un peu à bâtons rompus, au fur et à mesure que les idées se présenteront à mon esprit.

Permettez-moi de citer encore un nom : le docteur Sicard de Plauzolles a écrit un livre merveilleux sur la fonction sexuelle; je voudrais que le plus grand nombre d'entre vous aient lu ce livre. Le docteur Sicard a préconisé d'une façon très nette, pour les jeunes gens, jusqu'à un certain âge tous au moins, l'abstinence complète de relations sexuelles, pour le développement même physique et moral de leur individu.

Je crois que des paroles comme celles-là seraient à

leur place dans des discours néo-malthusiens. Ce qu'il y a de dangereux, dans la théorie néo-malthusienne telle qu'on l'expose en général, c'est de préconiser le droit absolu d'accomplir la fonction sexuelle comme on le désire, c'est-à-dire sans règle générale qui pourrait vous imposer des restrictions et même, dans certains cas, de l'héroïsme.

Voilà où est le danger. Si beaucoup d'individus éclairés, intelligents suivent les conseils des néo-malthusiens avec circonspection, le néo-malthusianisme n'en est pas moins cependant la plus belle échappatoire pour toute cette bande de bourgeois débauchés qui eux, accompliront le néo-malthusianisme avec une désinvolture effrayante.

La prostitution : voilà le grand péril. Permettez-moi de vous dire qu'à ce propos on dit — et il n'y a pas que des bourgeois, il y a aussi des ouvriers qui tiennent ce langage, — : la femme prostituée agit comme il lui plaît, si elle se donne, c'est parce qu'elle le veut bien, il n'y a aucun inconvénient à ce qu'elle se donne, le tout c'est de prendre des précautions. « Voilà, camarades, l'échappatoire terrible. »

Exposé comme on l'expose, le néo-malthusianisme, sans restriction, sans les restrictions morales dont parlait Malthus, devient un danger, et il pousse certainement beaucoup d'individus à fréquenter les prostituées, c'est-à-dire à pratiquer la débauche.

Ce qui est urgent au contraire c'est de montrer à l'homme qu'il y a pour lui des devoirs, même vis-à-vis de la femme tombée...

*Dans la salle.* — La conclusion, la conclusion.

M. NAST. — Je crois, camarades, lorsqu'une théorie a été développée par plusieurs orateurs, qu'il est très

difficile d'y répondre par quelques arguments. On demande la conclusion, je la résume : ce qui nous effraie dans votre théorie, du moins telle qu'un très grand nombre la pose, c'est que par son application, vous poussez indirectement à la débauche un grand nombre d'individus, c'est que vous encouragez la prostitution. Il faudrait, au contraire, que vous montriez les devoirs qui incombent, à tous, c'est-à-dire procréer consciemment, faire des sacrifices pour l'enfant qui doit naître et avant pour la femme qui doit être votre compagne. (*Applaudissements.*)

LE PRÉSIDENT. — La parole est à M. l'abbé V....

Je vous demande, camarades, d'écouter avec la même attention les contradicteurs, de témoigner le même calme et le même intérêt que lorsque vous entendez des paroles qui vous plaisent.

M. L'ABBÉ V.... — D'ailleurs, j'espère que mes paroles vous feront plaisir. (*Rires.*)

Avant de prendre la parole, je demande que mon nom ne paraisse pas, comme il a paru il y a deux ans, sur la couverture d'une brochure qui a suivi une réunion de ce genre. J'avais pris la parole, comme je le fais ce soir et, à mon grand étonnement, j'ai vu que l'on mêlait mon nom à ceux des orateurs néo-malthusiens qui avaient parlé avant moi. C'était peut-être un léger manque de délicatesse.

M. LE PRÉSIDENT. — Je crois pouvoir promettre à M. l'abbé V.... qu'il sera tenu compte de son observation.

M. L'ABBÉ V.... — Je m'adresse maintenant aux ouvriers et rien qu'aux ouvriers.

Ils constatent, comme je le constate moi-même, qu'il

n'y a dans la société moderne un égoïsme profond. Pour se rendre compte de son égoïsme, il suffit de regarder autour de soi, depuis le haut jusqu'en bas. Il m'arrive souvent de parler aux ouvriers dans des réunions publiques, et je me garderai de dire qu'eux-mêmes n'ont aucune espèce d'égoïsme. Dans les milieux ouvriers, auxquels j'ai consacré ma vie depuis une dizaine d'années, je vois qu'à côté de dévouements merveilleux remplis avec un sens de solidarité que j'admire, je vois qu'il y a des actes d'égoïsme misérables.

Il en résulte que cette société, pour se transformer, a besoin d'hommes nouveaux, d'hommes meilleurs que ceux d'hier, et la question se pose de savoir si les hommes nouveaux seront ceux d'en haut ou seront ceux d'en bas.

Prenez garde que si vous faites du néo-malthusianisme, c'est-à-dire si vous dites à votre corps qui est un égoïste, si vous lui dites : « Toi, mon corps, jouis, et en même temps que tu jouiras, prends garde de n'assumer aucune espèce de responsabilité, prends bien garde surtout de ces actes qui peuvent produire de la vie et qui, en produisant de la vie, pourraient te contraindre et t'obliger à sortir de toi, pour devenir meilleur, pour faire des efforts pendant des années », je dis que si l'ouvrier tombe dans cette doctrine et qu'il s'amuse à jouir de la vie de cette manière, il ne deviendra pas, dans la société de demain le ferment de transformation et de purification. Qu'il fasse un peu de cette morale chrétienne que l'on blâme tant et que l'on critique tant, qui est au moins une morale qui se tient debout.

Moi qui vous parle, étant prêtre, faisant un effort constant pour dominer mon corps, j'ai le droit de par-

ler de génération consciente car je puis le faire en connaissance de cause. Je ne suis pas celui qui s'est laissé aller à tous ses instincts, à toutes ses libertés. Et parce que j'ai fait cet effet moral, j'en arrive à dire à ceux qui, demain, veulent être des hommes forts et des hommes conscients : « Faites le même effort, car si vous n'arrivez pas à dominer votre propre égoïsme, votre propre besoin de jouissance, vous ne pourrez pas renouveler le monde. Ce dont le monde a besoin, c'est d'hommes sincères, c'est d'hommes loyaux, c'est d'hommes généreux, c'est d'hommes qui ne se comptent pour rien. »

Je déclare que je me suis donné aux autres précisément en ne me comptant pour rien et en me disant : « Tu ne feras pas d'actes contre la chasteté, car si tu le faisais en déclarant que tu ne veux pas d'enfant, la femme vis-à-vis de laquelle tu ferais cet acte serait une femme que tu aurais prise par pur égoïsme, et au fond de toi-même tu l'aurais méprisée et tu aurais fait d'elle une chair à plaisir. »

Voilà ce que je n'ai pas voulu. Et je déclare que cette loi-là c'est la loi forte, c'est la loi vigoureuse, c'est celle qui nous rend conscients, tandis que l'autre, quand elle cherche des trucs et des moyens pour que nos actes ne soient plus responsables, c'est cette doctrine-là qui est inconsciente. (*Applaudissements.*)

M. le Capitaine MAIRE. — Mesdames, messieurs, en venant à cette réunion, je ne croyais pas prendre la parole, mais j'ai entendu prononcer le nom de ma femme, qu'on a voulu jeter en pâture à la risée publique... (*Protestations*). On a voulu lui jeter à la face comme une injure le fait d'être mère... (*Protestations.*)

*Dans la salle, — Vous n'avez pas compris.*

M. MAIRE. — Soit, alors n'en parlons plus.

J'ai entendu comme chef de famille des choses un peu dures. On nous a qualifié de brutes et de criminels parce que nous avons des enfants. Or, je suis neuf fois criminel et neuf fois brute, merci. (*Rires.*)

Mais je dis que si je suis brute et criminel, que si j'ai des enfants, vous qui n'en avez pas vous me faites payer pour vous... (*Rires, protestations.*)

J'ai six fils que la nation va me prendre pour vous défendre... (*Exclamations, bruit, hou, hou.*)

Ce n'est pas en faisant du bruit que vous m'empêchez de parler. A Saint-Etienne, j'ai fait des conférences devant des auditoires plus nombreux que celui de ce soir et toujours on m'a entendu. Vous m'entendrez aussi. (*Quelques applaudissements.*)

Si vous qui n'avez pas d'enfants, vous en aviez volontairement ou non, cela ne me regarde pas ; au lieu de prendre mes six fils pour vous défendre, on ne m'en prendrait que quatre pour défendre votre bas de laine (*Rires, protestations.*)

Nous sommes 38 millions de Français et nous avons 5 milliards de budget ; si nous étions 60 millions, l'amère pilule du budget serait partagée en 60 millions d'hommes au lieu de l'être seulement entre 38 millions. Je dis donc que vous me faites encore payer pour vous. (*Rires, bruit.*)

Puisque vous faites un pareil bruit, je vais descendre de cette tribune. (*Bruit.*)

M. le Président. — Je me permettrai de faire remarquer à M. le Capitaine Maire que si on ne l'écoute pas très attentivement, cela tient à ce qu'il sort de la question. Je demande cependant à l'auditoire quelques minutes d'indulgence afin que le capitaine Maire ne

puisse pas dire que nous l'avons empêché d'exprimer sa pensée. Mais encore une fois, je le supplie de parler du sujet qui nous occupe. (*Applaudissement.*)

M. MAIRE. — Nous sommes 3 millions 800 familles qui avons trois enfants et plus, nous représentons 23 millions de Français, nous sommes la majorité. Pour arriver à ce que la nation protège ceux-là...

Une voix. — Contre qui ?

M. MAIRE. — Ainsi il y a des bureaux de tabac qui sont donnés... (*Rires, bruit.*)

Je m'en vais, je vous convie tous à venir assister à la réunion que j'organise le 31 mars prochain, place des Invalides (*Rires, bruit.*)

Un auditeur. — Je vous ferai remarquer que le capitaine Maire est le type achevé du Monsieur qui a beaucoup d'enfants... (*Rires.*)

Le Président. — Nous allons maintenant donner la parole à notre camarade Nelly Roussel pour répondre aux contradicteurs.

M<sup>me</sup> Nelly ROUSSEL. — Ayez un peu pitié de moi. Pour ma part, je ne tenais pas à reprendre la parole. Si je le fais, c'est uniquement pour satisfaire au désir des organisateurs de cette réunion, car je considère comme une tâche redoutable celle qu'ils me proposent d'assumer, celle qui consiste à répondre aux contradicteurs.

Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles. Quand je dis que c'est une tâche redoutable, je ne veux pas dire que leurs arguments soient de ceux qu'il est difficile de réfuter. Oh ! pas du tout. Je veux dire

simplement qu'étant extrêmement fatiguée, j'ai fait un véritable effort pour être ce soir parmi vous, et que, si je n'avais écouté que moi, je serais partie aussitôt après mon discours de tout à l'heure. Voilà pourquoi je vous prie d'alléger ma tâche. Je crois, d'ailleurs, que quelques phrases très brèves et très simples suffiront pour répondre aux paroles que vous avez entendues.

J'estime que M. le Capitaine Maire a commis deux grosses erreurs. La première, c'est de paraître froissé que le nom de son épouse, M<sup>me</sup> Maire, ait été mis en avant. Il ne l'a été que pour la glorifier, et si M. Maire en est fâché, c'est la vanité masculine seule qui parle en lui. (*Rires, applaudissements.*)

Il aime mieux, comme presque tous les hommes, — que ceux qui sont dans la minorité me pardonnent — il aime mieux garder pour lui toute la gloire et laisser à sa compagne toute la peine. Il aurait dû — s'il était vraiment un bon époux et un homme conscient — il aurait dû être heureux de l'hommage que nous rendions au dévouement de son épouse. (*Applaudissements.*)

La seconde de ses erreurs est de prétendre qu'en ayant neuf enfants, il paie pour nous qui en avons peu. Je prétends que c'est nous qui payons pour lui. (*Applaudissements.*)

Je prétends que, générateurs conscients, qui nous efforçons de ne pas avoir plus d'enfants que nos ressources et celles de la collectivité ne nous le permettent, c'est nous qui payons pour l'individu qui en procréé plus qu'il ne peut en élever. Il nous impose, de nourrir, au moins en partie, ses rejetons. C'est une chose que nous, néo-malthusiens, nous n'admettons pas facilement.

Il y a encore une grande erreur qui a été commise

par les contradicteurs de ce soir, comme elle est commise partout ailleurs. Cette erreur consiste à confondre le néo-malthusianisme, c'est-à-dire la procréation consciente et modérée, avec la stérilité absolue ; et je ne suis pas sûre que cette erreur soit toujours involontaire.

Nous, néo-malthusiens, nous n'avons jamais dit : « N'ayez aucun enfant, n'ayez jamais d'enfants ». Ce serait absurde, parce qu'en disant cela nous lutterions, inefficacement, d'ailleurs, contre cet instinct puissant et admirable de maternité qui existe chez presque toutes les femmes.

Nous disons : « N'ayons que les enfants que nous sommes en état de faire bien portants, de faire robustes, non affligés de tares héréditaires, et que nous avons ensuite les ressources nécessaires pour nourrir, pour surveiller, pour éduquer convenablement.

Nous disons surtout — et je vous avoue que c'est là ce qui me touche le plus, moi femme, dans la question — nous disons surtout : « C'est à la femme, et à la femme seule, qui supporte tous les risques et toutes les douleurs de la procréation, c'est à la femme seule qu'il appartient de choisir le moment de cette procréation, sans que rien, ni personne, sans qu'aucune considération puisse influencer sur sa décision.

On nous a parlé tout à l'heure d'égoïsme. Ah ! Mesdames et Messieurs, voilà un mot qu'on nous jette souvent à la tête. Comprenez donc bien le sens de ce mot-là. Je prétends, moi, que le pire égoïsme, que le plus misérable égoïsme, l'égoïsme contre lequel nous ne pourrions jamais nous élever avec trop de véhémence, c'est l'égoïsme de l'homme qui ne veut pas s'astreindre à un effort, qui ne veut pas troubler ou diminuer son

plaisir animal pour épargner à sa compagne une torture parfois meurtrière.

En terminant, je m'adresse particulièrement à vous, Mesdames; et je vous prie de méditer ceci : depuis quand, en France, a-t-on commencé à s'occuper du sort des mères, depuis quand a-t-on proposé en leur faveur quelques réformes, quelques mesures, très incomplètes assurément, mais qui sont un commencement? Depuis que les mères ne font plus un nombre d'enfants suffisant, ou du moins jugé suffisant par les pouvoirs publics et les classes dirigeantes. Cela est, d'ailleurs, absolument logique; c'est l'application du grand principe aujourd'hui reconnu : le principe de la grève. On n'obtient jamais rien de la société que par la force. Le droit de grève n'est plus contesté aujourd'hui; l'ouvrier mal payé refuse son travail. Nous sommes, nous les femmes, nous les mères, toujours opprimées, toujours sacrifiées, toujours annihilées, nous sommes les plus mal payés de tous les travailleurs, et il n'y aurait pas de grève plus légitime que la nôtre!

\* \* \*

*Le Président.* — Camarades, avant de nous séparer, permettez-moi de vous remercier d'être venus si nombreux et de formuler l'espoir que cette réunion sera suivie d'autres aussi importantes. Permettez-moi d'espérer que nos camarades emprisonnés pourront compter sur votre effort constant, que chacun, comme premier acte, fera tous ses efforts pour diffuser les doctrines soutenues ici.

Comment le peuvent-ils, si ce n'est en s'aidant de

cette arme moderne qu'est le journal. Il existe plus particulièrement un journal néo-malthusien que nous appelons *Rénovation*. Le journal *Rénovation* est servi douze fois par an moyennant un abonnement d'un franc cinquante.

J'invite tous les auditeurs qui ont quelque sympathie pour notre propagande à s'abonner à *Rénovation*. Un camarade, qui se tiendra à la porte, pourra recevoir leur nom et adresse.

Camarades, la séance est levée.

— — —



## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                         | Pages |
|-----------------------------------------|-------|
| Discours de M. Sicard de Plauzoles..... | 4     |
| — de Madame Nelly Roussel .....         | 17    |
| — du Docteur Legrain.....               | 25    |
| — du Camarade Yvetot.....               | 35    |
| — de M. Laisant.....                    | 42    |
| Contradictions .....                    | 47    |





## Catalogue de Librairie

---

|                                            |              |             |             |
|--------------------------------------------|--------------|-------------|-------------|
| La Préservation Sexuelle . . . . .         | Lip-Tay.     | 0 75 franco | <b>0 80</b> |
| Les Moyens d'éviter la Grossesse . . . . . | Hardy.       | 1 25 —      | <b>1 30</b> |
| Initiation Sexuelle . . . . .              | Bessède.     | 3 » —       | <b>3 25</b> |
| Eléments de Science sociale . . . . .      | G. Drysdale. | 3 » —       | <b>3 30</b> |
| Prophylaxia Sexualis. . . . .              | Lip-Tay.     | 3 50 —      | <b>3 70</b> |
| Bréviaire de la Femme enceinte . . . . .   | Lip-Tay.     | 4 » —       | <b>4 20</b> |
| L'Education Sexuelle . . . . .             | Marestan.    | 2 50 —      | <b>2 70</b> |

---

*Ajouter 0 fr. 10 à tous ces prix pour recevoir recommandé*

---

Joindre le montant de toute commande  
en Bon de Poste en blanc sans aucune indication

An 90  
1027  
Ne peut pas être vendue plus de 0.20

Confédération des Groupes Ouvriers Néo-Malthusiens

# SUS AUX FAUX MORALISTES

Compte rendu sténographique des Discours  
prononcés au grand Meeting de protestation  
du 13 Mars 1912, aux Sociétés Savantes

par RAMBAUD  
SICARD DE PLAUZOLLES  
NELLY-ROUSSEL  
Docteur LEGRAIN, YVETOT  
C.-A. LAISANT

Contradictions de NAST  
Abbé V..., Capitaine MAIRE

20c.

*Franco recommandé, 0.35*

Édition de la Confédération des Groupes Ouvriers Néo-Malthusiens